
P. o. gall.
1892
1


1892

DES VILAINS.

III.

Cette pièce n'a été tirée qu'à cent exemplaires, dont dix sur papier de Hollande, et deux sur papier de couleur.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

LA RIOTE
DU MONDE.

LE ROI D'ANGLETERRE

ET

LE JONGLEUR D'ELY

(XIIIe SIÈCLE).

PUBLIÉ D'APRÈS DEUX MANUSCRITS, L'UN DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, L'AUTRE DU MUSÉE BRITANNIQUE.



A PARIS,
CHEZ SILVESTRE, LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N° 30.

M. DCCC. XXXIV.





NOTICE

SUR

LA RIOTE DU MONDE, ETC.

CETTE singulière pièce, qu'on ne jugera certainement pas indigne de l'impression, se trouve seulement dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale, ancien fonds du Roi, n° 7595[1], fol. DXIX, recto, et paroît avoir été inconnue jusqu'ici; tout au moins, aucun de ceux qui se sont occupés de publier les écrits de nos pères ou d'en faire des extraits, n'en a parlé ou n'y a fait allusion.

Nous ne dirons rien du mérite de cet

[1] La description de ce manuscrit se trouve à la suite de la préface de notre édition du *Roman de la Violette*, publiée par le libraire Silvestre.

opuscule; notre position d'éditeur nous feroit peut-être voir les choses autrement qu'elles ne sont réellement. Nous nous bornerons à faire observer que le mot *riote*, qui s'est conservé dans l'anglois, où il a néanmoins un sens différent, signifie le plus souvent *bavardage*, acception dans laquelle il est pris ici. Nous pourrions citer à l'appui de notre opinion une foule de passages ; mais, dans la persuasion où nous sommes que ce seroit inutile, nous ne rapporterons uniquement que le suivant, où il semble être fait allusion à *la Riote du Monde :*

Li quens manda les menestrels,
Et si a fait crier entre els
Qui la meillor truffe sauroit
Dire, ne faire, qu'il auroit
Sa robe d'escarlate nueve.
L'uns menestrels à l'autre rueve
Fere son mestier tel qu'il sot,
Li uns fet l'yvre, l'autre sot :
Li uns chante, li autre note,
Et li autres dit la *Riote*,
Et li autres la jenglerie ;
Cil qui sevent de jonglerie
Vielent par devant le conte ;
Aucuns i a qui fabliaux conte,
Il i ot dit mainte risée.....

(*Le Dit du Buffet.* — *Fabliaux et Contes*, édit. de Barbazan, in-12, tome II, p. 161.)



La *Riote du Monde* se retrouve en vers dans le manuscrit de la bibliothèque Harléienne nº 2253, fol. 107, vº, col. 1[1]. Cette version a été publiée à Londres, en 1818, par M. Francis Palgrave, en un petit volume in-4º, gothique, sans titres, préface, ni notes, quoiqu'en certains endroits l'éditeur en ait promis par des marques de renvoi. Ce volume a été tiré par William Bulmer et compagnie (*Shakspeare Press*) à un nombre infiniment petit d'exemplaires, dont l'un, offert par M. Palgrave à M. Francis Douce, nous a été obligeamment communiqué par ce savant et respectable antiquaire. Nous avons publié de nouveau ce curieux morceau à la suite de la *Riote du Monde*, avec le titre et les adages qui le précèdent, et avec

[1] Dans le manuscrit du Musée Britannique, fonds d'Arundel, nº 292, on lit à la table, fol. 115, recto, *De Rege et Joculatore ;* mais la pièce a probablement été arrachée du volume, car elle ne s'y trouve pas. Elle a été traduite en vers anglois modernes, par M. J. C. Lockart, et publiée sous le titre de *The King and the Minstrel of Ely*, dans *The Keepsake for MDCCCXXIX*, edited by Frederic Mansel Reynolds. London ; in-8º, p. 354—359. M. Lockart y dit par erreur que la pièce en question a été imprimée par le *Roxburghe Club*.



la ligne qui le termine dans l'édition de Londres : toutes choses qui ne se trouvent point dans le manuscrit Harléien que nous avons suivi, préférablement à l'imprimé, qui s'en éloigne quelquefois pour l'orthographe, quoique certainement il ait été fait d'après lui.

Nous terminerons en ajoutant que nous avons suivi scrupuleusement les deux manuscrits, comme c'est notre habitude dans nos publications. Nous ne nous sommes permis que d'ajouter le mot *plus* à la page 2, ligne 6, et encore l'avons-nous renfermé entre deux crochets. Nous avons aussi changé en *nuit* le mot *lui*, page 2, ligne 22; il y a évidemment une faute dans le manuscrit, laquelle rend ce passage inintelligible.

Londres, septembre 1833.

FRANCISQUE MICHEL.

LA RIOTE DU MONDE.

Chi commenche li Riote del Monde.

Je me chevauçoie d'Amiens à Corbie; s'encontrai le roi et sa maisnie. — A cui es-tu? dist-il. — Sire, je suis à mon signor. — Qui est tes sires? — Li barons me dame. — Qui est ta dame? — La feme mon signor. — Comment as-tu à non? — Ausi com mes parrins. — Comment a non tes parrins? — Ausi com jou. — U vas-tu? — Je vois chà. — Dont viens-tu? — Je vieng de là. — Dont ies-tu? — Je sui de no vile. — U est te vile? — Entor le moustier. — U est li moustiers? — En l'atre. — U est li atres? — Sor terre. — U siet cele terre? — Sor l'iaue. — Comment apiel-on l'iaue? — On ne l'apiele nient; ele vient bien sans apieler. — Chou savoie-jou bien, dist li rois. Venderoies-tu ce ronchi ke tu chevauche? — Oïe, plus volentiers que je ne le donroie. — Por combien le donroies-tu? — Por tant qu'il vous coustera. — Combien me coustera-il? — Tant ke je le vous venderai. —

Combien me le venderas-tu? — Tant ke je me tenrai apaiiet. — Est-il jouenes? — Il n'eut onques barbe rese. — Voit-il bien? — Qankes il voit n'est mie sien. — Mangue-il bien? — Il mangeroit [plus] de veche et d'avainne en une nuit que vous ne feriés en quatre. — Boit-il bien? — Il beveroit plus d'iaue ke vous ne feriés de lissive. — Ceurt-il bien u tost? — Je ne sai tant férir des esperons ke toudis ne voist li tieste devant le keue. — Trait-il bien? — Onques ne le vi tenir ne arc ne arbalestre. — Passe-il bien? — Il passeroit plus en un jor ke vous ne reculeriés en .iiij. — Anble-il bien? — Il ne fu onques repris de larrechin entor moi. — Je di si porte souef. — Je dormiroie plus à aise en mon lit ke sor lui. — Est-il sains? — Nenil. On le meteroit en fiertre. — Je di s'il est sains de gales et de soros. — Il ne se plainst onques à moi de maladie qu'il eust. — A-il bons piés et durs? — Il me samble qu'il les a assés durs qant il use tous les fiers ke je i fas metre. — Est-il hardis? — Il giroit bien par nuit en une grange ke jà n'i auroit paor. — A-il bone bouche? — Je ne li oï onques mesdire de voisin qu'il eust. — Je ne prise nient tes dis. — Certes, sire, vos .xij. ne valent gaires plus de mes .x. — Je di tes fais. — Et je dis vos torsiaus. — Diable! de quele tiere es-tu, ki ensi paroles à moi? — Sire, estes-vous tiuliers u potiers? Volés-vous

faire tiules u pos, ki demandés de kele tiere je sui?—Je demande de quele manière tu ies.—Je sui d'une manière dont j'ai mout de compaignons, car je boief plus volentiers après mangier ke devant, et si ne mangue mie si volentiers en mon hostel que je faic en compaignie; car je sui en mon hostel à chier escot et mal conréés. Je sui miex conréés en conpaingnie por .j. lot de vin k'en mon hostel por quatre. Si n'achatai onques volentiers malvaise viande por con le me vausist doner bone. Si ne me clamai onkes volentiers de povre home; car s'on jugoit amande sor lui, il ne l'aroit de koi paier; ne de riche: je ne poroi ses plais souffrir. Si ne me combati onques volentiers à plus fort de moi: je feroie folie; ne à plus foible: ce seroit vilonnie; ne à moien: je n'i gaagneroie rien, si me tuoit u je lui; si poroie à tel un cop doner ki me donroit .iiij. Si n'acatai onques volentiers oisiel por canter en gaiole; car ausi grant solas ai-je des oisiaus mes voisins con il ont, et si ne sui mie en painne del garder; ne levrier por prendre lièvre, ke j'en ai .j. atout le pel por .ix. deniers u por .x.; et se je voloie conter tous les cous, il n'i aroit levrier ke par an ne me coust plus de .x. sols, et em poroie bien estre haïs et batus de cex qui les garannes ont; car je n'en ai nule. Si n'amai onques petit enfant, ne moien ne grant: li petis



est aniex à norir, et si ne lait la gent dormir par nuit; li moiens va aval les rues, si les convient garder des chevaus et des caretes; li grans guerroie le père et la mère por les riches éritages avoir, et si le convient à le fié ratater des tavernes. On m'a maintes fiés blasmé por koi je n'espargnoie. Por koi espargneroie-jou? se je sui haitiés, j'arai assés; se je sui malades, li mals me paistera. Tant avés, tant valés. Tant de bien ferés, tant en porterés. Tant espargnerés, tant perderés. Car se vo anfant sont prodome, il aront assés; si sont malvais, tout iert pierdu quankes vous lor lairés. Aucunes gent se rendent, et demandent begins et begines par sotie u par escarserie. Li povrés devient begins por cho k'il a espérance ke li riches li face bien. Li riche clerc et kanone devient begin por les vesquiés avoir; qant il sont vesques, s'em pierdent relegion. Qant il est uns riches hom et il se rent, et n'est chou par sotie, miex li vauroit qu'il fesist bien del sien à son vivant que autres en fesist mal apriès lui. Je ne me sai comment contenir en cest siècle. Se je di à un vilain: «Je te donrai un bufet», il s'ira clamer de moi; et encore valt uns buffès .v. sols u .vj. à metre en le maison d'un borgois. Se je dis à un autre: «Je vous donrai une coiffe, je vous pignerai, je bouterai à vo charete», il dirai ke je le wel tuer. Et qant cil

sient vilains au quarrefor d'une rue u desous .j. arbre en mi le vile, se je passe devant els et je di: « Signeur, Diex vous gart! — Dex vous benéie! » fera li uns. « Il sanble, fera li autres, ke cil-là nous doie espouser: vés ki nous a regardés! — Voire, fait li autres, s'il avoit .j. puic devant lui, il caroit jà dedens. » Et se je passe outre sans saluer et sans regarder: « Dehait-je, fait li autres, se cil-là fu onques fils de preudome: je cuic ke c'est uns leres; il ne nous a ne salués ne regardés. » Se je sui entre le gent et je parolle sovent, « c'est uns borderes, il n'ara jà le bec clos. » Se je me tais et escoute, « c'est uns amuafles, il ne dirai jà mot. » Se je mangus bien, « c'est uns glous »; se je mangue petit, « il fait le courtois vilain, il n'ose mangier de honste. » Se je vois volentiers au moustier, « c'est uns papelars »; se je n'i vois, « c'est uns bougres. » Se j'ainc les femes, « c'est un houries »; se je les haic, « c'est uns hérites. » Se je vois cointement le voie, « tant eussé-jou ore de bon achier que cil-là cuide valoir »; se je vois clochant, « cil-là devera ennuit bien dormir: véés com il se berche. » Se je ai estrois solers, « cil-là n'est mie si estrois chauchiés por moi »; se j'ai lées hueses, « va au bos, si prenderas des singes. » Se je sui honestement viestus, « cil-là doit encore les deniers de sa reube. Véés! il cuide que li rois soit ses porkiers»;



se je sui malvaissement viestus, « chil-là fait le truant et le paillart, il fineroit plus de deniers ke je ne feroie. » Se cainc mon voisin, il me valra tuer; se je le haic, il ne vaura parler à mi. Se je parole belement à la gent, « c'est uns losengiers »; se je parole laidement, « c'est uns estous vilains. » Se j'ai mon avoir et je le mouteplie, « c'est uns useriés »; se je le descrois, « c'est uns chaitis, il ne tenra jà tiere. » Se je sui viex et je prenc vielle feme, « or sont-il bien asanblé. — Voire, fait li autres, il engenront blans asnons. S'il se laissoient chaïr en une boe, ki les aideroit à relever? » Se je sui jouenes et je prenc une jouene garche, « or sont doi poupart asanblé. Dehait ait ki les asanbla! Il aront bien despendu quank'il aportèrent de père et de mère ains k'i sacent riens. » Se je sui viex et je prenc jouene feme, li uns dirai ke je serai huios, li autres dira: « Véés ce viellart; il ne se puet aidier, et s'a pris jouene feme. — Il ne l'ara mie seule », fait li autres. Li autres dira: « Ele ne li portera jà pais ne honor. —Honnis soit-ele, fait li autres, s'ele li porte foit ne loiauté! C'est uns viex leus. » Se je sui jouenes et je prenc une vielle feme, « il despendera l'avoir ke le vielle avoit assanblé, s'en fera pes et gales por l'ame de celui ki l'aida à waingnier. » Se je sui gros et gras, « Diex! con cil-là donroit grant flaten une longaigne, s'il i chaoit de aut! »

se je sui magres et haingres, « il dure mie assés à mangier del pain, il se laist morir de fain, li chaitis. » Se je sui grans, « c'est uns gaians »; se je sui petis, « c'est uns nains. » Se j'ai lonc nés, « c'est uns biecus »; se je l'ai cort, « c'est uns camus. » Se j'ai grant barbe, « c'est uns peneans »; se j'en ai point, « c'est uns escoilliés. » Et comment me contenrai en cest siècle? — Si, m'aïst Diex, dist li rois, je ne sai. Tele est la riote del monde. — Voire, sire, mais vous et les blances abéis honnissiés tout le mont; car vous donnés tant por Dieu ke cascuns devient truans, et encore faites-vous pis, ke qant vous mangiés vous laissiés chaïr le bon morsiel el relief, et de la lecherie del bon morsiel devient li truans leres; si emble tant k'il a les piés chopés por larechim : adont faites quatre cuitures sor son moingnon, si i met cole et sanc de poisson et arrement, se sanble ke fu i soit pris; si met son moingnon avant: « Ha, bieles gens! fait-il, regardés-moi. De ceste portevine une maille, u .j. denier, de cest denier .j. parisis. » — Biax amis, faic-jou à lui, je n'ai mie chi mes martiax aportés por batre noviele monoie; se je batoie noviele monoie me prenderoir. Adonc si m'en voies au monstier, si proi Dieu k'i me wart de .vij. coses et de .vj. mestiers. — « Queles sont-eles? » dist li rois. — C'est d'iestre campions à deniers,

et d'iestre chovereres de clokiers, et de faire puis, et d'iestre maronniers, et d'iestre pesquieres en mer, et d'iestre forniers en esté, et d'iestre caretons; il ont trop de painne. — « Et queles sont les .vj. coses? » dist li rois. — Que Diex me destorne de carete, k'ele ne verse sor moi; de brait de petit anfant par nuit, de rechanement d'asne, de machue de fol, de dangier de fisitien, d'orguel de noriche. — « Par mon cief! dist li rois, trop i a de péril. » — Voire, sire, se jou estoie ausi riches hom ke vous iestes, je n'aroie jà ke.vij.serjans. — « Quels seroit-il? » dist li rois. — Li uns seroit friulex, li autres famellex, li tiers somellex, li quars perechex, li quins acréeres, li sistes paieres, li siestimes escondissieres. — « Por choi, fait li rois, si faite maisnie? » — Sire, li friulex se leveroit par matin por faire le feu, li famellex corroit à le cuisine le viande haster, li somellex feroit les lis, li precheus si cloroit les huis et les feniestres por la clarté del jour, li acréeres acroiroit, et li paieres paieroit, li escondissieres escondiroit les povres gens au mangier. — « Or demorés à moi, fait li rois; si escondirés les povres au mangier, qui me font moult de cuivre. » — Sire, volentiers. — On s'asist al mangier. Atant ès - vous une grant viele traversant devant la porte: « Ha, sire! fait-ele, faites bien à ceste feme grosse et enflée par maladie.

— Alés kier, se dessenflerés. — Sire, faites bien à cest foible home. — Si vous gardés de luitier, que vous seriés tos abatus. — Sire, faites bien à cest messaisié. — Metés .j. coussin à vo cief et .ij. à vo piés, si vous aisiés bien. — Je n'en ai nul. — Si n'achatés. — Je ne n'ai point d'argent. — Cangiés vostre or. — Ausi n'ai point d'or. — Alés à le cort l'oficial, si devenés avocas, si gaaignerés assés, car vous faites molt de plais. — Sire, faites à ceste povre feme qui ne se puet aidier, ki prirai por vous. — Priés por vous, ki mestier en avés. — Sire, faites bien as hospitax de Rainchevax. — Biax amis, à cels de ces païs ne faic-jou nient, et je feroie à cials que jou onques ne vi ! — Sire, faites bien au povre home ki ot les iex crevés et les piés copés en Aubegois. — Ki vos croisa ? — Li cardenaus de Rome. — Si vous em prendés à lui : cuidiés-vous ke je velle amender toutes les folies k'il vous fist faire ? — Sire, faites à povres nonains ki servent jor et nuit Dieu. — Querés autre maistre, se cil ne vous siet. — Sire, faites bien à cest pélerim cui ses avoirs est falis. — Or alés à l'autre. — Sire, faites au povre ki ne voit. — Vous avés avantage, il ne vous convenra point de lumière à vo couchier. — Sire, donnés à cest povre home danrée de feu à ses anfans caufer, ki ne virent fu plus a de .viij. jors passés. — Tant sont-il plus dur. Je



ne leur wel mie malvaisse costume aprendre. — Sire, mete au luminaire Nostre-Dame. — Or li dites k'ele soupe de jors, car lumière est kière. — Sire, faites bien à cest povre home hontex. — Muchiés ens .j. four, si ne vous verra nus. — Sire, faites bien à cest mesiel de Camp-Pouri. — Séés au solel, si vous faites bien saler, si ne pourirés mie si tost. — Sires, metés à l'oile sainte Katerine. — Velt-ele frire oignons? Dis li que li oiles encombre le pis. — Sire, faites bien à cest povre home ki a .j. lès pierdu. — Or jetés por le dé et por l'autre. — Sire, faites bien à ce povre trové que nous aportons des chans. — Je vous en claim ma part cuite. Si vous puist Diex aidier, ke se cho fust uns mars d'argent, ke vous le m'eussiés aporté. — Sire, faite bien à cest malade ki languist. — Je n'ai viande ki sainne li fust. — Sire, faites bien à ceste povre feme ki garde son baron malade. — Vous gardés maissement : entrues ke vous este chi, le vous puet-on avoir enblé. — Sire, faites bien à ce baceler de faide. — Eslongiés-vous, amis, qanke vous poés. — Sire, faites bien à cest trespassant. — Encore me poise ke vous estes chi arestés. Vous estes bien el chemin, errés tos jours. Alés le fons del val, portés del pain, mangiés matin, herbegiés-vous de jours, ne vous annuitiés mie.

Chi define li Riote de monde.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Page 1, ligne 11.

Atre, cour, parvis; lat. *atrium*.

Page 1, ligne 11.

U siet cele terre ? — Sor l'iaue.

Nous ne savons s'il est parlé ici d'une île, comme de la Cité, sur le terrain de laquelle est bâtie l'église Notre-Dame de Paris, ou s'il est fait allusion à un système alors en vogue sur l'organisation de l'univers. Pour nous en assurer, nous avons consulté, mais en vain, le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, et l'*Image du monde* de Gautier de Metz. On lit dans un ouvrage de Benoît de Sainte-More, à propos de la terre :

Ceo dit Plines, sis movemenz
Est de l'enbrive des granz venz
Qui ès cavernes sunt parfondes,
U de tuneire u des granz undes
De *l'occéan qui la sustient.*

(*L'Estoire e la Généalogie des Dux qui unt esté par ordre*



en Normandie. Ms. de la Bibliothèque Harléienne, n° 1717, fol. 1, r°, col. 2, v. 10.)

Page 2, ligne 6.
Veche, vesce, espèce de céréale.

Page 2, ligne 18.
Soros. Ce mot, qui se retrouve dans *li Congié Jehan Bodel d'Aras*, v. 441, accolé comme ici au mot *gale*, manque dans le *Glossaire de la langue romane* de M. de Roquefort, et signifie *calus*, *dureté*, suivant Méon. Voyez les *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome 1, p. 149 et 462, col. 2. Nous terminerons cette note par deux exemples :

Adonc se corroce li sires,
Par mautalent se prist à dire :
« Dame, dame, or molt trop gros
Bien savez geter vos *seuros*
Por moi escharnir et gaber. »

(*Roman de Trubert*, par Douin, v. 709. *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits*, t. 1, p. 214.)

Prochainement après le terme
Que cest mien rommanz ci conferme,
Sans mettre i boce ne *seuros*,
Refont Flamens venir leur os.

(Guillaume Guiart, *la Branche des Roiaus lignages* publiée par M. Buchon, tome II, p. 279.)

Page 2, ligne 26.
Certes, sire, vos .xij. ne valent gaires plus de mes .x.
Nous avouons à notre honte que nous ignorons le sens du mot *torsiaus* qui complète cette phrase ; mais, dans le cas où il seroit fait allusion aux douze pairs de France, nous ferons deux remarques, savoir, qu'ils sont nommés dans le *Voyage*

de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, roman du XIIe siècle :

Li emperère de France, cum il fud curunez,
E out faite sa offrende al auter principel,
A la sale de Parys si s'en est retornez.
Rolland e Oliver en ad od sei amenez,
E Willeme de Orenge e Naymon l'adurez,
Oger de Denemarche, Berin e Berenger,
Le arceveske Turpin e Ernalz e Haimer,
E Bernand de Brusban e Bertram l'adurez,
E tel .m. chevalers ki sunt de France nez.

(Ms. Reg. British Museum, 16. E. VIII, in-8° vél. non paginé); et en second lieu que, la hiérarchie féodale se continuant, les ducs avoient sous eux douze comtes :

Atant s'en sont li per tourné ;
.*Xij*. *sont*, etc.,

dit Gibert de Montreuil en parlant des pairs du duc de Metz, convoqués pour juger Euriaut, faussement accusée d'un meurtre.

(*Roman de la Violette*, Paris, Silvestre, 1834, in-8°, p. 253, v. 5375.)

Page 4, ligne 9.
Li mals me paistera.
Cette expression singulière se retrouve dans les vers suivants :

Le destrier, que sanc va lavant,
Ne puet c'un poi aler avant
Qu'il chiet, car la mort le fait *pestre*
A Renaut sur la chambre destre.

(Guillaume Guiart, *la Branche des Roiaus lignages*, t. VII de la collection de M. Buchon, p. 307, v. 18.)

Page 4, ligne 18.

Kanone, chanoine.

Page 4, ligne 18.

Vesquiés, évêchés.

Page 4, ligne 25.

Et encore valt uns buffès .v. sols u .vj. à metre en le maison d'un borgois.

Jeu de mots sur *buffet*, qui, en ancien françois et en anglois moderne, veut dire également *soufflet sur la joue*, *soufflet à feu* et *buffet*; *le Dit du Buffet* roule sur une double acception de ce mot. Voyez les *Fabliaux et Contes*, édition de Barbazan, t. II, p. 155, ou celle de Méon, t. III, p. 254.

Page 4, ligne 28.

Je vous donrai une coiffe.

Jeu de mots sur *coiffe*, qui signifie également *couverture de tête* et le coup que le peuple appelle encore aujourd'hui *calotte*.

Page 4, ligne 28.

Je vous pignerai.

Pigner vouloit dire *peigner* et *battre*. Le peuple dit encore, dans cette dernière acception, donner une *peignée*. On lit dans le *Roman d'Eustache le Moine*, Paris, Silvestre, 1834, in-8°, p. 40, v. 1094 :

> Molt l'ont batu et laidengié,
> Laidement l'ont illuec *pignié*.

Pantagruel menaçant l'écolier limousin, lui crie : « Or, vien cza, que je te donne ung tour de *pigne*. » (*Pantagruel*, livre II, chapitre VI.)

Page 4, ligne 28.

Je bouterai à vo charete.

Expression proverbiale qui présente le sens de *pousser injurieusement* et d'*aider*. Jean Bodel se sert de cette dernière acception dans son *Congié*, v. 112, p. 138 du tome 1 des *Fabliaux et Contes*, édit. de 1808.

Page 5, ligne 13.
Borderes, bavard, hâbleur.

Page 5, ligne 15.
C'est uns amuafles.

M. de Roquefort dit, dans son *Glossaire de la langue romane*, que ce mot est un terme d'injure; il renvoie au mot *amustal*, qu'il prétend signifier un *titre de dignité distingué de celui d'amiral*, et de là au mot *aumatour*, qu'il a omis. Nous avons vainement cherché ce mot dans l'arabe et le persan. Le passage de *la Riote* où il est employé peut probablement se traduire par cette locution que j'ai entendu employer dans le style familier pour caractériser un homme immobile et taciturne : *Il est sérieux comme un mammamouchi.* Nous terminerons cette note par deux exemples choisis entre mille :

> Li fieus Corsubles Danemons li sauvagez
> Et Caraheus li fiex à l'*amuafle*,
> Esperonnant sor .j. destrier d'Arcade, etc.

(*Roman d'Ogier le Danois*, par Raymbert de Paris, Ms. de la Bibliothèque Royale, fonds de la Vallière, n° 78, fol. 184, r°, col. 1, v. 1.)

> Tant mar fui de haut parage
> Que fille au roi de Cartage,
> Que cousine l'*amuaffle*.

(*D'Aucasin et Nicolete.* — *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome 1, p. 413.)

Page 5, ligne 19.

C'est uns bougres.

Ce mot signifie *hérétique*, *parpaillot*, l'opposé de *preudomme*, comme il résulte des couplets v et vi de la *Chanson des Ordres*, par Rutebeuf, imprimée dans les *Fabliaux et Contes*, édit. de 1808, tome ii, p. 299.

Page 5, ligne 20.

Houries, débauché. Le mot anglois *whore*, qui signifie *prostituée*, paroît être de la même famille.

Page 5, ligne 21.

Hérites, sodomite, hérétique.

Page 5, ligne 27.

Va au bos, si prenderas des singes.

Cette expression est parfaitement expliquée par ce passage d'un ouvrage de la même époque:

C'est li venierres qui se chause et deschauce devant le synge. La nature du singe si est telle que il vuelt contrefaire quanque il voit faire, si que li sage vénéour qui par engin le vuellent prendre espient que il soit en tel lieu que il les voient; lors se chaucent et deschaucent, et puis se départent d'iluec et lessent uns solers à la mesure del singe, et se vont repondre en aucun lieu. Lors vient li synges et vuelt aussit faire, et prent ses solers et les chauce par sa male aventure, mais ainchois qu'il se puist deschaucier saut li venierres, si li escrie, et li singes chauciés ne puet fouir ne ramper, si est tantost pris. (*Li Bestiaires d'amours que Richart de Fornival fist*, Ms. de la Bibliothèque Royale, supplément françois, n° 766, fol. 65, r°.)

Page 6, ligne 26.

Pes, repas; du verbe *pestre*.

Page 6, ligne 27.

Waingnier, gagner.

Page 7, ligne 6.

Biecus, qui a le nez semblable au *bec* d'un oiseau.

Page 7, ligne 17.

Si emble tant k'il a les piés chopés por larechim.

Cette peine fut établie contre les voleurs, à leur second larcin, par Louis IX, en 1270. Voyez ses *Établissemens* dans les *Ordonnances des roys de France de la troisième race*, tome I, p. 131, et note *f*. Wace dit de Rollon que :

> Larrons et robeors feseit desmembrer,
> Crever ex, u ardre en pudre, u *piez* et puings *coper*.

(*Le Roman de Rou*, tome I, p. 99, v. 1970.)

Page 7, ligne 19.

Arrement, encre. J'ai dit dans mon édition du *Roman du comte de Poitiers*, Paris, Silvestre, 1831, in-8°, p. 35, note 2, et Méon avoit dit avant moi, dans son glossaire pour *le Roman du Renart*, tome IV, p. 389, col. 1, qu'il falloit lire *atrement*; c'est une erreur : dans la plupart des poëmes que j'ai lus, ce mot se trouve écrit comme dans *li Riote del Monde*.

> Cheveus ot noirs come *arrement*.

(*Roman du Renart*, tome III, p. 109, v. 22755.)

> Quant Rollans voit la contrefaite gent
> Qui sont plus noir que pois ne *arrement*.

(*Dissertation sur le Roman de Roncevaux*, par H. Monin, page 26.)

> Etyope est viers la fin
> D'Aufrique, qui iluecques prent fin.
> En ce païs a une gent
> Plus noirs que pois ne *aremens*.

(Gautier de Metz. — *L'Image du Monde*. Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 7595, fol. CLXXVIII, r°, col. I, ligne 31.)

On trouve néanmoins *atrement* dans *le Roman du Renart*, tome III, p. 118, vers 23000; mais je ne sais si je dois m'en rapporter à cette leçon. On trouve aussi *atrament* dans *les Remonstrances de Nature*, faussement attribuées à Jean de Meung, et imprimées à la suite du *Roman de la Rose*, édit. de Méon, t. IV, p. 126, 129 et 167; mais ce mot ne paroît pas y avoir la signification d'*encre*, et d'ailleurs cet ouvrage est bien postérieur au XIIIe siècle.

Le mot *airamento* étoit en usage dans la langue des Troubadours. Voyez le *Journal des Savants*, cahier de juin 1831, page 345.

Cependant le mot *encre* étoit connu dans la romane d'Oil, comme on le voit par les vers suivants :

« Frère, fait-il, je morrai le matin;
Ne te lairai ne argent ne or fin,
Car n'en ai fors que che seul tapin;
Mais dame Dex, ki ama saint Martin
Pour le mantiel k'il donna au frarin,
Il te remire au jor de ton defin!
Or me quier, frère, et *encre* et parchemin,
Si escrirai . j . petit de latin. »
« Volentiers certes, biaus frères pélerins. »
Quant il entent k'i doit aler de vie,
Et qu'i perdra sa sainte compaignie;
Très icele eure k'il prist en mainburnie
Li a si bien sa volenté emplie,
Onques n'i ot mautalent ni envie,
Ne à la mort n'en veul corechier mie.
L'*encre* li a destrempée et boulie,
Et puis la cartre molt tost apparillie.

(*Li Vie saint Alesin, et comment il morut*. Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 7595, fol. CCCLXLVI, v°, col. II, vers 4.)



Tant quist par art et par engin
Ke ele ot *enkre* è parchemin.

(*Lai de Milun*, vers 255.—*Poésies de Marie de France*, tome 1, p. 346.)

Dist la dame: Diex ce vaut fait,
No chose nous vient à souhait;
Car avons *encre* et parchemin,
Si escrirons à ce matin.

(*L'Histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, vers 3109, p. 103.)

Il a pris penne et *encre* et parchemin,
Si a fait chartre de romman en latin.

(Vers cités par Imm. Bekker à la suite du *Der Roman von Fierabras*, p. 173, col. 2, derniers vers et suiv.)

Frère, dist Corbitas, pense del tost haster;
Prent *enke* et parcemin, si commence à ovrer.

(*Roman de Godefroi de Bouillon*. Ms. de la Bibliothèque Royale, supplément françois, n° 540^{8}, fol. 97, r°, col. 1, vers 5.)

Ceux qui seroient curieux de connoître les ingrédients employés au moyen âge pour faire de l'encre, et la manière de les mettre en œuvre, pourront se satisfaire en lisant les n°s 189, 199, 293 et 303 du livre de recettes de Maître Jehan le Bègue, *greffier des maîtres généraux de la monnoie du Roi à Paris*[1]. Ms. de la Bibliothèque Royale, daté de 1431, n° 6741, in-4°.

[1] Ce même auteur a traduit en françois le livre de Léonard Aretin, *de Bello Punico*. Il est nommé dans le manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de Sorbonne, n° 246, et paroît avoir été oublié par tous les biographes et bibliographes.

Quant à ce stratagème de mendiant pour inspirer la compassion, on en trouve un autre décrit dans les vers suivants :

Wistasces se fist escachier,
Sa jambe ot lié à sa nace,
Molt sot bien aler à escache.
Poumon de vaque de Hiekie
Avoit à sa cuisse liie
D'un bendel tout ensanglenté.

(*Roman de Wistasce le Moigne.* Ms. 7595, fol. cccxxxi, v°, col. ii, vers 19.)

Page 7, ligne 24.

Je n'ai mie chi mes martiax aportés por batre noviele monoie.

« L'usage de frapper les monnoies au marteau est de toute ancienneté en France. Ce fut sous Henri II seulement, en 1555, qu'on remplaça le marteau par le moulin ou laminoir. En 1585, on revint à l'ancien procédé comme plus économique. Cependant, vers le commencement du XVIIe siècle, on fit l'essai du balancier; mais ce ne fut qu'en 1640, pour Paris, et en 1645 pour le reste de la France, que l'usage en fut définitivement adopté. »

(Achille Deville, *Essai historique et descriptif sur l'Église de Saint-Georges de Bocherville, près Rouen.* Rouen, de l'imprimerie de Nicétas Périaux jeune, m dccc xxvii, in-4°, page 15, en note. Voyez aussi la planche III, n° 3, où cette opération est grossièrement représentée.)

Page 7, ligne 28.

C'est d'iestre campions à deniers.

Champions à gages, islandois *kœmpe*, bas-latin *campio*. Outre que le métier des champions étoit dangereux, il étoit encore infâme, et leur gloutonnerie étoit passée en proverbe.

L'auteur du fabliau *de Saint Pierre et du Jougléor* les nomme parmi ceux dont les ames sont acquises à l'enfer, et Guillaume Guiart dit qu'il *sont granz et gros à desmesure*. Voyez les *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, t. III, p. 284. vers 52, et p. 292, v. 304; voyez aussi *la Branche des Royaus Lignages*, t. VII de la collection Buchon, p. 267; le Glossaire de du Cange, au mot CAMPIO; les *Proverbes et Dictons populaires aux xiij^e et xive siècles*. Paris, Crapelet, M DCCC XXXI, in-8°, p. 40; et l'*Histoire physique, civile et morale de Paris*, par J. A. Dulaure. Paris, Guillaume, 1823, in-8°, tome II, pages 180, 181.

Page 8, ligne 1.
Chovereres de clokiers, couvreurs de clochers.

Page 8, ligne 3.
Pesquieres, pêcheur.

Page 8, lignes 7 et 8.
De rechanement d'asne.

Il paroît que dans le XIIIe siècle le *ricanement* ou le *rèchignement* des ânes étoit de mauvais présage. Celui qui porte sur lui quelqu'une de mes pierres, dit le charlatan du *Dit de l'Erberie* de Rutebeuf,

> Si n'a garde d'aba de chien,
> Ne de reching d'azne anciien.

(*Nouveau recueil de Fabliaux et Contes*, publié par Méon, tome I, p. 186.)

Page 8, ligne 8.
De machue de fol.

Le passage suivant, tiré du fabliau de *l'Ermite qui s'enyvra*, servira peut-être à l'éclaircissement de celui-ci. Gautier de Coinsi y parle de l'ermite qui alloit en pélerinage tout nu :



Tant esploita qu'il vint à Rome,
De nule part n'encontra home
Ne femme qui ne li criast :
« Voiz le fol ! » ou qui nu huast.
Li uns de torchons l'arochoient,
Li autres de près le féroient,
Tant que li enfant l'aperçurent
Qui après lui criant corurent :
« Gardez le fol ! gardez le fol !
Qui tient la maçue en son col. »

(*Nouveau recueil de Fabliaux et Contes inédits*, tome II, page 183, v. 311.)

Tristan, déguisé en fou, se présente à la cour du roi Marc; mais avant

Il ad de une haie un pel pris
E en sun col le ad-il mis;
Vers le chastel en volt tut dreit :
Chascun ad pour ke il vait.
Li portiers quant il le ad véu
Mult le ad con fol bricun tenu,
Il li a dit : « Venez avant.
U avez-vus demuré tant? »
Li fols respunt : « As noces fui
Le abé de Munt, ki bien cunui ;
Une habesse ad espusée
Une grosse dame velée.
Il ne ad prestre, ne abeé,
Moine, ne clerc ordineé.
De Besençun dès ke al Munt,
De quel manère ke il sunt,
Ki ne serunt mandé as noces,
E tuz i portent pels e croces ;
En la lande suz bel encumbre
Là sailent e juent en le umbre.
Je me parti pur se ke dai

Al manger ni servir le rai. »
  Li porter li ad respundu :
« Entrez, fis Urgan le velu ;
Graz e velu estes assez,
Urgan en so beu resemblez. »
Li fol entré enz par le wiket,
Encuntre lui eurent li valet,
Le escrient cum hom fet lu :
« Veez le fol. Hu! hu! hu! hu! »
Li valet e li esquier
De buis le cuilent arocher ;
Par le curt le vunt cunvaiant
Li fol valet ki vunt swiant.
Il lur tresturne mult suvent,
Estre ki li gacte à tanlent
Si nus l'asalt devers le destre,
Il turne e fert devers senestre.
Vers l'us de la sale aprochat,
Le pel el col dedenz entrat.

(Fragment du *Roman de Tristan*, appartenant à M. Douce, fol. 14, r°, col. 1.)

Page 8, lignes 8 et 9.

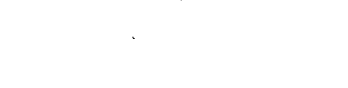
De dangier de fisitien.

Pour s'expliquer la pensée de l'auteur, il seroit bon de lire la *Bible Guiot de Provins*, v. 2526 et suiv. *Fabliaux et Contes*, édit. de 1808, tome II, p. 388; et les vers 2467-2534 du conte *de l'Empereri qui garda sa chastée par moult temptacions*, par Gautier de Coinsi, dans le *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits*, publié par Méon, t. II, p. 78.

Page 8, ligne 9.

D'orguel de noriche.

Cette locution me semble synonyme de l'expression *dangers de norrice* que M. Crapelet a insérée dans ses *Proverbes*



et Dictons populaires aux xiij^e et xive siècles, p. 38, et qu'il paroît n'avoir pas comprise.

Page 9, lignes 12 et 13.

Sire, faites bien as hospitax de Rainchevax.

A propos de ces deux vers du prologue de Chaucer :

> With him ther rode a gentil Pardonere
> Of *Rouncevall*, his frend and his compere, etc.

(*The Canterbury Tales of Chaucer*. Oxford, at the Clarendon Press. MDCCXCVIII, in-4°, t. I, p. 28, v. 672.)

le savant Tyrwhitt fait une note (tome II, p. 409) que nous traduirons, et insérerons ici, vu le rapport qu'elle a avec notre sujet:

« Il m'est difficile de croire que Chaucer ait eu l'idée de faire venir son *Pardoner* de *Roncevaux* en *Navarre*; cependant je ne puis trouver aucun endroit de ce nom en Angleterre. Un hôpital *Beatæ Mariæ de Rouncevall*, *juxtà Charing*, *in suburbio civitatis Londini*, est mentionné dans le *Monasticon anglicanum*, tome II, Londres, M. DC. LXXIII, in-folio, p. 443; et il y avoit une *Runceval-Hall*, à Oxford. Stevens, vol. II, p. 262. Ce nom étoit peut-être celui de quelque confrérie. »

Page 10, ligne 6.

Sire, faites bien à cest mesiel de Camp-Pouri.

> Et li croisié pas n'es atandent,
> A pain crier metent grant paine,
> Et li avugle à haute alaine :
> « Du pain à cels de *Champ-Porri !* »

(*Les Crieries de Paris*, par Guillaume de la Villeneuve, v. 86. *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, t. II, p. 281.)



Il résulte de ce passage qu'il y avoit une léproserie dans le même lieu qu'occupoit l'hôpital des Quinze-Vingts, peu après sa fondation par Louis IX. Ce lieu se trouvoit hors Paris, près la porte Saint-Honoré. Voyez les *Annales du règne de saint Louis*, par Guillaume de Nangis, imprimées à la suite de l'*Histoire de saint Louis*, par Jehan, sire de Joinville, édition de 1761, p. 241, ligne 9, et p. 345, 346; l'*Histoire de la ville de Paris*, par DD. Félibien et Lobineau, tome I, p. 395; l'*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, à Paris, chez Prault père, M. DCC. LIV, in-12, tome I, p. 62; et l'*Histoire physique, civile et morale de Paris*, par J. A. Dulaure, édition de 1823, in-8°, tome II, p. 474.

Page 10, lignes 19 et 20.
Maissement, mauvaisement, mal.

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

LE ROI D'ANGLETERRE

ET

LE JONGLEUR D'ELY.

Cy comence le Flabel du Jongleur de Ely e de Monseigneur le Roy de Engleterre, lequel Jongleur dona counsail al Roy pur sei amender e son estat garder.

¶ Le Jonglour ne fuit losengier
Einz fin, senez e dreicturier;
Le Roy duement endoctrina
E come prudhome le chastia.
Delez le trosne, dessoubs le deis,
As fortz chastels, ès riches paleis,
Truffeur se trovent e pautonier,
Qar mestier ert de lur mestier;
Devaunt nostre sire en plenière cour



Sunt meint jogleur e meint lechour;
Molt bien sevent de tricherie,
D'enchauntementz e genglerie,
E font parroistre par lur grymoire
Voir come mençonge, mençonge come voir.
Prions la doulce benoicte Marie
Qe des Engleis ele eie merci,
Prions qe ele vueille semoigner
Cil tregetours à sermoner
E à nostre sire douner counseil
Tiel come le loiax menestrel.

Cy commence le Dit du Jongleur de Ely et de mon seignour le Roi de Engletere.

Seygnours, escotez un petit,
Si orrez un très bon desduit
De un menestrel que passa la terre
Pur merveille e aventure quere;
Si vint de sà Loundres, en un prée
Encountra le Roy e sa meisnée;
Entour son col porta soun tabour

Depeynt de or e riche atour[1];
Le roi demaund par amour :
« On qy este-vus, sire Joglour ? »
E il respount sauntz pour :
« Sire, je su on mon seignour. »
« Quy est toun seignour ? » fet le Roy.
« Le baroun ma dame, par ma foy. »
« Quy est ta dame, par amour ? »
« Sire, la femme mon seignour. »
« Coment estes-vus apellée ? »
« Sire, come cely qe m'ad levée. »
« Cesti qe te leva quel noun aveit ? »
« Itel come je, sire, tot dreit. »
« Où va-tu ? » « Je vois delà. »
« Dont vien-tu ? » « Je vienk de sà. »
« Dont estez-vus ? ditez saunz gyle. »

[1] Ce vers et les sept qui le précèdent ont été rapportés par Walter Scott dans son *Sir Tristrem*, édition de 1819, p. 321. Ce même vers et le précédent ont été cités par Percy dans ses *Reliques*, édit. de 1794, tome 1, p. lxxv, en note.

Wikele, cœ dit Modun, ke lessez cel seignur;
Si nus tençum contre li jà n'en averum honur;
Il en avereit le meuz et nus tut le pejur.
A li piert qu'il est las un lechur
Ki à ces noeces vient pur juer od *tabur*.

(*Lai de Horn*. Ms. de la Bibliothèque Harléienne, n° 527, fol. 72, v°, col. 2.)



« Sire, je su de nostre vile. »
« Où est vostre vile, daunz Jogler? »
« Sire, entour le moster. »
« Où est le moster, bel amy? »
« Sire, en la vile de Ely. »
« Où est Ely qy siet? »
« Sire, sur l'ewe estiet. »
« Quei est le eve apelé, par amours? »
« L'em ne l'apele pas, eynz vient tous jours
Volenters par son eynderé,
Qe jà n'estovera estre apelée. »
« Tot ce savoi-je bien avaunt. »
« Don qe demandez com enfaunt;
A quei fere me demaundez
Chose que vus-meismes bien savez. »
« Si m'aïd Dieus, fet le Roy,
Uncore plus vus demaundroy :
Vendras-tu ton roncyn à moy? »
« Sire, plus volenters qe ne le dorroy. »
« Pur combien le vendras-tu? »
« Pur taunt com il serra vendu. »
« E pur combien le vendras? »
« Pur taunt come tu me dorras. »
« E pur combien le averoi? »
« Pur taunt come je recevroy. »
« Est-il jeuene? » « Oil, assez.
Yl n'avoit unqe la barbe reez. »
« Vet-il bien, par amours? »

« Oïl, pis de nuit qe de jours. »
« Mange-il bien, ce savez dire? »
« Oïl, certes, bel douz sire;
Yl mangereit plus un jour d'aveyne
Qe vus ne frez par tote la symeyne. »
« Beit-il bien, si Diu vus gard? »
« Oïl, sire, par seint Leonard;
De ewe à une foiz plus bevera
Qe vus ne frez taunt come la symeyne durra.»
« Court-il bien e isnelement?»
« Ce demaundez tot pur nient.
Je ne sai taunt poindre en la rywe
Qe la teste n'est devaunt la cowe. »
« Amy, ne siet-il point trere ?»
« Je ne vus menterei, à quei feyre :
D'ark ne d'arblastre ne siet-il rien;
Je ne le vi unqe trere puis qu'il fust mien.»
« Passe-il bien le pas? »
« Oïl, ce n'est mie gas;
Vus ne troverez en nulle route
Buef ne vache que il doute. »
« Emble-il bien, com vus est avis ? »
« Yl ne fust unqe de larcyn pris;
Tant com ou moi ad esté
Ne fust mès de larcyn prové. »
« Amis, si Dieu vus espleit,
Je demaund si il porte dreit. »
Fet le Jogler : « Si Deu me eyt,

Qy en son lit coché serreit
Plus suef avereit repos
Qe si yl fust mounté soun dors. »
« Ces paroles, dit le Roy, funt neynz;
Ore me dirrez si il est seinz. »
« Seintz n'est-il mie, ce sachez bien;
Car si il fust seintz ne fust pas mien,
Les noirs moynes le m'eussent toleyt
Pur mettre en fertre, come s'en serreit,
Auxi come autres seintz cors sunt,
Par tot le universe mount
Pur pardoun receyvre e penance fere
A tote gent de la terre. »
« Seinte Marie! fet le Roy,
Coment parles-tu à moy?
Je di sauntz de gales e sorenz
E d'autre mals e tormentz »
Ffet le Jogler al Roy:
« Yl ne se pleynt unque à moy
De maladie qu'il out en sey,
Ne à autre myr, par ma fey. »
« Bels amis, ad-il bons piés? »
« Je ne mangay unque, ce sachez,
(Ensi le Joglour respount)
Pur ce ne say-je si bons sunt. »
« Qe vus est, daun rybaut?
Sunt-ils durs, si Dieu vous saut? »
« Durs sunt-il verroiement,

Come je quide à mon escient;
Yl usereit plus fers un meis
Que je ne feisse mettre en treis. »
« Est-il hardy e fort ? »
« Oïl, il ne doute point la mort;
S'il fust en une grange soulement
Yl ne dotereit verroiement,
Ne jà n'avereit-il poour
Ne de nuit ne de jour. »
« Ditez-moi s'il ad lange bone. »
« Entre si e Leons sur Rone
N'ad nulle meilour, come je quyt;
Car unque mensonge ne dit,
Ne si bien noun de son veysyn
Ne dirreit pur cent marcz d'or fyn,
Mès qu'il ly voleit apertement fere
Mavesté de chescune matere
Ou larcyn par le pays,
Ou homicide qe valt pys;
Sire roy, ce sachez,
Par ly ne serrez acusez. »
Fet le Roi : « Je ne prise pas vos dys. »
« Ne je les vos, que vaillent pys.
Je di bourde pur fere gent ryre,
E je vus en countray, bel douz syre. »
« Responez à droit, daunz Joglours;
De quele terre estez-vous ? »
« Sire, estez-vus tywlers ou potters,

Qe si folement demaundez?
Purquoi demandez de quele tere?
Volez-vus de moi potz fere?»
« E qe diables avez-vus,
Qe si responez à rebours?
Tiel ribaud ne oy-je unqe mès.
Diez de quel maner tu es?»
« Je vus dirroi, par seint Père,
Volenters de ma manère :
Nous sumes compaignouns plusours,
E de tiele manère sumes-nous
Qe nous mangeroms plus volenters
Là où nous sumez priez,
E plus volenters e plus tost,
Qe là où nous payons nostre escot,
E bevoms plus volenters en séaunt
Qe nous ne fesoms en esteaunt,
E après manger qe devant,
Pleyn hanap gros e grant;
E si vodroms assez aver,
Mès nous ne avoms cure de travyler,
E purroms molt bien deporter
D'aler matyn à mostier;
E ce est le nostre us
De gysyr longement en nos lys
E à nonne sus lever
E puis aler à manger;
Si n'avoms cure de pleder,

Car il n'apent à nostre mester;
E nous vodroms estre tot dis,
Si nus pussoms, en gyw e rys;
E si vodroms aprompter e prendre,
E à nostre poer malement rendre;
Nus n'avoms cure de aver,
For qe nus eyoms assez à manger;
Plus despondroms à un digner
Q'en un mois purroms gayner;
E uncore volum plus,
Quar orgoil est nostre us,
E à bele dames acoynter,
Ce apent à nostre mester.
Or savez une partie
Coment amenoms nostre vie;
Plus ne puis par vileynye
Counter de nostre rybaudie.
Sire roi, or me diez
Si nostre vie est bone assez. »
Le Roy respoygnant ly dit:
« Certes, je preise molt petit
Vostre vie ou vostre manère,
Quar ele ne valt mie une piere.
Pur ce que vus vivez en folie,
Dasscheit qe preyse vostre vie! »
« Sire Roi, fet le Jogler,
Quei val, sen ou saver,
Ataunt valt vivre en folye

Come en sen ou corteysie;
E tot vus mostroi par ensample
Qu'est si large, e si aunple,
E si pleyn de resoun,
Qe um ne dirra si bien noun.
Si vus estez simple e sage houm,
Vus estez tenuz pour féloun;
Si vus parlez sovent e volenters,
Vus estes tenuz un janglers;
Si vus eiez riant semblaunt,
Vus estez tenuz pur enfaunt;
Si vus riez en veyn,
Vus estez tenuz pur vileyn;
Si vus estes riche chivaler,
E ne volez point torneyer,
Donqe dirra ascun houme
Vus ne valez pas un purry poume;
Si vus estes hardy e pruytz,
E hauntez places de desduytz,
« Cesti cheitif ne siet nul bien;
Taunt despent que il n'a rien. »
Si vus estes houme puissaunt
E serez riche e manaunt,
Dounc dirra hom meyntenaunt :
« De par le deable! où ad-il taunt?»
S'il est povre e n'ad dount vyvre,
« Cest cheitif tot ditz est yvre. »
Si il vent sa terre pur ly ayder,

« Quel diable ly vodera terre doner?
Yl siet despendre e nient gaigner; »
Chescun ly velt cheytyf clamer;
Si il achate terres par la vile,
Si lur estoit autrement dire :
« Avez veu de cel mesel,
Come il resemble le boterel
Qe unqe de terre ne fust pleyn ?
Ensi est-il de cel vileyn. »
Si vus estes jeouene bachiler
E n'avez terre à gaygner,
E en compagnie volez aler
E la taverne haunter,
Vus troverez meint qe dirrat :
« Où trovera-il ce qu'il ad?
Unqe ne fist gayne à dreit
Ce qu'il mangue et ce qu'il feit. »
Si vus alez poi en compagnie
E taverne ne hauntez mye :
« Cesti est escars, avers et cheytif;
C'est damage qu'il est vyf;
Yl ne despendi unqe dener,
S'il ne fust dolent al departer :
De son gayn Dieu li doint pert,
Yl n'out unqe la bourse overt. »
Si vus estes vesti quoyntement,
Donqe dirrount la gent :
« Avez veu de cel pautener,



Com il est orguillous e fier ?
Ataunt ussé-je de or réal
Com il se tient valer, fyent de cheval !
Il n'i averoit si riche houme, par Dé,
En Londres la riche cité. »
Si vostre cote seit large e lée,
Si dirra ascum de soun grée :
« Ce n'est mie cote de esté. »
Donqe dirra le premer :
« Assez est bone, lessez ester;
Yl resemble un mavois bover. »
Si vostre teste soit despyue
E soit haut e scanute :
« C'est un moygne eschapé. »
Si vostre teste seit plané
E vos cheveus crestre lessé,
Yl serra meintenaunt dit :
« C'est la manère de ypocrit. »
Si vostre coyfe seit blanche e bele :
« S'amie est une damoysele
Qe ly vodra plus coyfes trover
Qe ly ribaud pust decyrer. »
Si ele est neyre à desresoun :
« Yl est un fèvre, par seint Symoun !
Veiez come est teint de charboun. »
Si vus estes cointement chaucé
E avez bons soudlers al pié,
Si serra ascun par-deléé

Que vus avera al dey mostréé,
E à soun compaignoun est torné :
« Ce n'est mie tot, pur Dé,
De estre si estroit chaucé. »
Dirra l'autre : « A noun Dé,
C'est pur orgoil e fierté
Qe li est el cuer entrée. »
Si vus estes largement chaucé,
E avez botes feutré
E de une pane envolupé,
Donqe dirra ascun de gréé :
« Beneit soit le moigne de Déé
Qe ces veyle botes par charité
Ad à cesti cheytyf doné. »
E si vus les femmes amez,
E ou eux sovent parlez
E lowés ou honorez,
Ou sovent revysitez,
Ou si vus mostrez par semblaunt
Qe à eux estes bien vueyllaunt,
Donqe dirra ascun pautener :
« Veiez cesti mavois holer,
Come il siet son mester
De son affere bien mostrer. »
Si vus ne les volez regarder
Ne volenters ou eux parler,
Si averount mensounge trové
Qe vus estes descoillé.



Auxi di-je par-delà
Come l'ensaunple gist par-desà ;
Si ascune dame bele
Ou bien norrie damoysele
Par sa nateresse e bounté
De nulli seit privée,
Ou si ele taunt ne quant
Face à nully bel semblaunt,
Ou si ele vueille juer :
« Cele est femme de mester
E de pute manère
E à gaynier trop légère. »
Si ele soit auqe hontouse
E de juer dangerouse :
« Veiez come ele se tient souche ;
Bure ne destorreit en sa bouche. »
Coment qe ele ameyne sa vie
Rybaudz en dirrunt villeynye.
Si volenters alez à mostier,
E à Dieu volez prier
De vos pechiés remissioun
E de fere satisfaccioun,
Si dirra ascun qe vus regart :
« Jà de vos prières n'ey-je part,
Qar vus n'estes qe un papelart ;
Vos prières serrount oys tart. »
E si vus alez par le mostier,
E ne volez point entrer,

Donqe dirra vostre veysyn :
« Cesti ne vaut plus qe un mastyn ;
Si Dieu me doint de son bien,
Cesti ne valt plus qe un chien. »
Si vus volenters volez juner
Pur vos péchiés amender,
Dounc dira li maloré :
« Où à déables ad il esté ?
Yl ad soun père ou mère tué,
Ou ascun de soun parentéé,
Ou femme, file, ou enfaunt,
Pur ce qu'il june taunt. »
Si vus sovent ne junez,
Donqe dirrount malorez :
« Cesti maveis chien recréant
Ne puet juner taunt ne quant,
Le bon vendredy ahorrée
Prendreit-il bien charité
Trestot par son cyndegré,
Jà de prestre ne querreit congé. »
Si je su mesgre : « Bels douz cher,
Mort est de faym ; il n'a qe manger. »
E si je su gros e gras,
Si me dirra ascun en cas :
« Dieu! come cesti dorreit graunt flaut
En une longayne, s'il cheit de haut. »
Si j'ay long nées asque croku,
Tost dirrount : « C'est un bescu. »

Si j'ai court nées tot en desus,
Um dirrat : « C'est un camus. »
Si j'ay la barbe long pendaunt :
« Est cesti chevre ou pelrynaunt. »
E si je n'ay barbe : « Par seint Michel !
Cesti n'est mie madle, mès femmel. »
E si je su long e graunt,
Je serroi apelé geaunt;
E sy petitz sei de estat,
Serroi apelé naym et mat.
Dieu ! come le siècle est maloré !
Que nul puet vivre sanz estre blamé.
Plus y avereit à counter
E assez plus à demaunder;
Mès je ne vueil estudier
Si vus ne me volez del vostre doner;
Car ensi va de tote rienz,
E des mals e des bienz;
Quar nulle rien [ne] purroi fere
Qe um ne trovera le countrere. »
Donqe dit le Roi : « Verroiement
Vous dites voir, à mien ascient.
Quei me saverez-vus counsiler,
Coment me puis countener,
E sauntz blame me garder
Que um ne me vueille mesparler ? »
Respound le Joglour al Roy :
« Sire, moun counsail vus dirroy,

Si vus vostre estat vueillez bien garder,
Ne devez trop encrueler,
Ne trop estre [simple] vers ta gent,
Mès vus portez meenement;
Quar vos-meymes savez bien
Qe nule trop valt rien:
Qy par mesure tote ryen fra,
Jà prudhome ne ly blamera;
Par mesure meenement
Come est escrit apertement;
Et le latyn est ensi :
« Medium tenuere beati. »

Qy cest trufle velt entendre,
Auke de sen purra aprendre;
Car um puet oyr sovent
Un fol parler sagement :
Sage est qe parle sagement;
Ffols com parle folement.

Explicit du Roy e du Jonglour.

Un fragment d'une *Ruihote du Monde*, en vers, différente de la pièce précédente, se trouve au fol. 1 du Ms. 7609—2, Bibliothèque Royale; mais le feuillet qui le contient a été si maltraité que nous n'avons pu la publier. En voici néanmoins les derniers vers :

. . . .
Et esprovir biens et mesaise
N'est-il un fors que d'estre aise.
Bontés ne de à ries tant k'à l'ame.
N'est biautés fors de bele dame.
N'est sens qui vaille celui d'oume.
N'est dormirs fors quant on a somme.
N'est maladie fors de cors.
N'est si grant destrece que mors.
N'es^sic mengiers fors quant on a fain.
N'est dangiers for k'es de vilain.
N'est boires fors k'es de boin vin.
N'est cemise fors de boin lin.

N'est si biaus déduis que d'amit.
N'est gésirs fors en .j. mol lit.
N'est caufers fors quant on a froit.
N'est repos fors k'es d'estre quoit.
N'est si biaus déduis que d'amans.
N'est alers fors k'es par bel tans.
N'est éurs fors que d'estre bon.
N'est parlers fors que par raisson.
N'est taires fors que par mesure.
N'est pires markans que d'usure.
N'est si fors castiaus que de pais.
N'est perius fors d'anter mauvais.
N'est déduis fors que d'estre liet.
N'est painne fors d'aler à piet.
N'est riens qui vaille boinne fin
Et Diu amer, qui est sans fin,
Et ses proismes en vérité
Autant con lui en carité;
Qui che feroit parfaitement,
Se l'Escriture ne nous ment,
En le fin aroit paradis:
Là nous aimant Dius Jhesu-Cris!
Amen! amen! fiat! fiat!
Jà anemis n'ait en moi part!

Explicit la Ruihote du Monde.

Ms. du Musée Britannique, bibliothèque Arundelienne, n° 220, fol. 303, v°, col. 2; décrit p. 62, col. 1, du Catalogue publié en 1834, in-fol.

E jo ne me say coment meyntener. Pur quey? Si jo soy grauns : c'et un jéauns ; sy jo su petys : c'est un neyms ; sy jo ay graunt nées : ce est un botchus ; si jo le ey court : ce est un camous ; si jo voys à mouster : c'est un papelard ; sy jo ne hy voys : c'est un faus crestyen ; si jo voys delès les femmes : c'est un hulers ; si jo ne voys : c'est un bugres ; sy jo chaunte : c'est un borderes ; si jo me teys : ce est un muest ; si jo cour : c'est un fous ; si jo ne cour : c'est un halos : auyssy ne me say-jo coment mayntener.

